

**CRITIQUE, festival. Nouveau
Festival RADIO-FRANCE
OCCITANIE MONTPELLIER (Opéra
Berlioz), le 11 juillet 2026.
WAGNER : Tristan und Isolde.
S. Skelton, A. Kampe, K.
Youn, T. A. Baumgartner...
Choeur et Orchestre
Philharmonique de Radio-
France, Jaap van Zweden
(direction)**

La soirée du 11 juillet 2026 restera gravée comme l'un des sommets de ce qui s'appelle maintenant le Nouveau Festival Radio-France Occitanie Montpellier (dirigé depuis 2023 par Michel Orier, directeur de la Musique à Radio-France), lors de cette 41ème édition qui court cette année du 5 au 18 juillet. Et pour cette unique représentation (en version de concert...) de *Tristan und Isolde*, l'Opéra Berlioz a vibré d'une tension et d'une énergie particulières, celle des grandes nuits wagnériennes où la musique semble suspendre le temps. Réunissant l'Orchestre Philharmonique de

Radio France au grand complet, son nouveau directeur musical (à partir de septembre 2026), le chef néerlandais Jaap van Zweden, et une distribution vocale de premier ordre, le chef d'oeuvre de Richard Wagner (au passage, notre opéra préféré...) aura tenu toutes ses promesses – et c'est un véritable électrochoc musical qui a saisi un public venu des quatre coins de la France (et de bien au-delà...) pour l'événement, conquis par l'ouvrage que Wagner décrivait lui-même comme une œuvre capable de rendre fou quiconque osait l'aborder.

Tout, ou presque, tenait à la direction magistrale du chef néerlandais **Jaap van Zweden**, dont la lecture de la partition fut tout simplement souveraine. Installant d'emblée une tension chromatique irrépressible, il a sculpté le célèbre *Prélude* avec une grande *maestria*, faisant de l'orchestre le véritable personnage du drame. Loin d'une interprétation alanguie, Van Zweden a choisi des *tempi* énergiques et nerveux, qui ont maintenu une ligne dramatique d'une grande cohérence sur les quatre heures de l'œuvre. Les cordes, d'une présence compacte et d'un lyrisme brûlant, ont dessiné des vagues sonores d'une beauté envoûtante, tandis que les cuivres, dans des moments d'une puissance quasi tellurique, n'ont jamais sombré dans la simple démonstration de force. L'engagement physique du chef, vibrant et communicatif, a insufflé à l'ensemble une énergie collective qui a permis à cette fresque symphonique de respirer sans jamais s'alourdir, trouvant un équilibre parfait entre les élans passionnés du second acte et la désolation transcendée du troisième.



Face à cette débauche orchestrale, une équipe vocale hors pair a su se hisser à la hauteur de l'enjeu . Dans le rôle-titre, le ténor australien **Stuart Skelton** a confirmé son statut de l'un des plus grands Tristan de sa génération. Si sa silhouette imposante s'allège à mesure que son chant s'affirme, sa voix, vaillante, corsée et d'une endurance exemplaire, a porté toute la détresse et l'extase du héros wagnérien. Face à lui, **Anja Kampe** était une Isolde impériale, tout en puissance et en autorité vocale. Sa voix, capable de dominer l'immense orchestre dans les échanges les plus enflammés du premier acte, a trouvé dans la célèbre *Liebestod* une intensité dramatique et une fragilité bouleversante, offrant l'image d'une héroïne véritablement consumée par l'amour et la mort.

Le reste de la distribution était à l'avenant. Le roi Marke de la basse coréenne **Kwangchul Youn**, au *vibrato* marqué et à la noblesse naturelle, a conféré à son long monologue une dimension d'une humanité poignante. La mezzo allemande **Tanja Ariane Baumgartner** était une Brangäne somptueuse, à la voix riche et au timbre profond, parfait complément de l'incandescence d'Anja Kampe. Le **Chœur d'Hommes de Radio**

France, dans ses brèves mais cruciales interventions, a apporté une couleur sombre et une homogénéité impeccables. Les rôles secondaires furent également tenus avec une maîtrise confondante, en particulier l'excellent **Bergsvein Toverud** en Pâtre et Jeune Marin, et le Melot plus que prometteur du jeune ténor **Alexandre Marev**. Seul le Kurwenal de **Iain Paterson**, chanteur pourtant rompu à ce répertoire, a connu une soirée plus difficile. Visiblement gêné dès le troisième acte, sa voix, d'ordinaire si robuste, s'est engorgée, et de nombreux grailons ont altéré la clarté de sa prestation, une petite ombre au tableau dans un contexte par ailleurs flamboyant...

Malgré cette unique réserve, la soirée restera comme une page mémorable du festival, une célébration de l'opéra comme art du souffle collectif, où la musique a su, le temps d'une représentation unique, accomplir son œuvre d'envoûtement absolu. Ce *Tristan* montpelliérain était bien un événement à inscrire en lettres d'or dans l'histoire du **Nouveau Festival de Radio France Occitanie Montpellier** !



CRITIQUE, festival. Nouveau Festival RADIO-FRANCE OCCITANIE
MONTPELLIER (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2026. WAGNER :
Tristan und Isolde. S. Skelton, A. Kampe, K. Youn, T. A.
Baumgartner... Choeur et Orchestre Philharmonique de Radio-
France, Jaap van Zweden (direction). Crédit photographique ©
Alyssa Leroy

**CRITIQUE, concert. TOULOUSE,
Halle-aux-Grains, le 14 mars
2026. CHIN / SCHUMANN /
STRAVINSKI. Yefim Bronfman
(piano), ORCHESTRE
PHILHARMONIQUE DE RADIO
FRANCE, Tugan Sokhiev
(direction)**

Toulouse, grâce aux *Grands Interprètes* a pu
bénéficier du même concert donné la veille à la
Philharmonie de Paris. Ce n'est donc plus
exactement une création française mais tout de

même une belle découverte pour les Toulousains que ce *Frontispice* de la sud-coréenne Unsuk Chin.

Cette courte pièce est d'une grande densité musicale. L'humour domine cette pièce qui fait l'effet par moment d'un 33 tourné à l'envers. Les sonorités sont toujours très étonnantes de minimes détails comme les flûtes qui soufflent sans notes ou de splendides accords de tout l'orchestre presque faramineux. **Tugan Sokhiev** dirige cette œuvre avec gourmandise et humour. Il en révèle toute la saveur. C'est très étonnant et l'orchestre brille de mille feux. Puis le *Concerto pour piano* de **Schumann** va permettre au pianiste russo-israélien **Yefim Bronfman** de venir sur scène. Sa haute stature impressionne. L'entente avec le chef et l'orchestre va être remarquable. Dès les premières mesures, la fusion du piano et de l'orchestre est parfaite. La beauté de la sonorité du pianiste, son timbre si noble, ses nuances si subtiles et son équilibre extraordinaire entre main gauche et main droite vont créer l'événement. Il est vraiment rarissime d'entendre une sonorité si généreuse, une force si noble et sans aucune violence ; au contraire, il naît une douceur de cette puissance inouïe. L'orchestre répond avec la même beauté sonore. Chaque instrumentiste dialogue avec le pianiste sur le même plan de perfection sonore. La dimension chambriste du *concerto* prend une hauteur extraordinaire comme si les meilleurs solistes possibles se répondaient. La direction de Tugan Sokhiev est magnifique laissant en apparence beaucoup de liberté et portant le chant à tout moment. Ce *Concerto* de Schumann va avancer avec une suprême élégance et va ravir le public totalement. Le final est une ode au bonheur absolument irrésistible. Yefim Bronfman est très applaudi et il va offrir un *bis* plein d'humour et d'une folle virtuosité.

Pour la deuxième partie du programme, Tugan Sokhiev a choisi une œuvre qu'il connaît à la perfection et qu'il dirige admirablement. Le ballet *Petrouchka* de **Stravinski** sous la main

de Tugan Sokhiev est une merveille sans égale. Il dirige par cœur, sans baguette, avec des gestes dansants. L'orchestre est à la fête avec des effets succulents, des *sol*i irrésistibles et des nuances sidérantes. Toute la partition si riche et si audacieuse est magnifiée par ces interprètes si doués. Tugan Sokhiev danse et les instrumentistes chantent. La dramaturgie du ballet avance. Les moments d'humour sont délicieux. L'histoire avance vers son dénouement ambigu. Tout paraît bien trop court tant la beauté de cette musique pourrait nous entraîner longtemps dans son sillage. Dans ce répertoire de ballet russe Tugan Sokhiev n'a pas d'égal. Cela doit être naturel pour lui car il semble la comprendre totalement. **L'Orchestre Philharmonique de Radio France** est aux anges. Il paraît qu'il souhaite amplifier sa collaboration avec Tugan Sokhiev. Comme on les comprend ! A Toulouse, nous savons quel enchanteur il peut être. Il est vraiment joyeux de pouvoir retrouver Tugan Sokhiev si heureux et si aimé par l'orchestre Philharmonique de Radio France.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 14 mars 2026. CHIN / SCHUMANN / STRAVINSKI. Yefim Bronfman (piano), ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE, Tugan Sokhiev (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 25 avril 2025. TCHAIKOVSKI : Concerto pour piano n° 1. CHOSTAKOVITCH : Symphonie n° 10. Beatrice Rana (piano), Mikko Franck (direction)

Après dix ans passés à la tête du Philharmonique de Radio France, Mikko Franck (né en 1979) passe la main à la fin de la saison ([voir notre portrait](#)) : d'ici fin juin, il faut donc profiter des derniers concerts pour célébrer le grand répertoire symphonique avec ce chef toujours attentif à faire ressortir le moindre détail d'orchestration, en un sens des équilibres jamais pris en défaut.

En cela, il forme un partenaire idéal avec la pianiste italienne **Beatrice Rana** (née en 1993), sur la même longueur d'onde pour interpréter le *Premier Concerto pour piano* (1875, révisé en 1889) de **Tchaïkovski**. Aucune emphase inutile ne vient marquer l'introduction du thème initial majestueux, à juste titre parmi les plus célèbres de son auteur : le piano d'une grande lisibilité de Beatrice Rana se permet des variations d'intensité entre les passages en *tutti* avec l'orchestre et les parties plus apaisées, faisant valoir un toucher d'une parfaite maîtrise. La pianiste italienne sait où

elle va, autour d'une myriade de nuances, admirablement soutenues par un Mikko Franck méticuleux face aux variations de *tempi*. La fougue romantique est laissée de côté, afin de privilégier des phrasés d'une sensibilité sans mièvrerie, d'une grâce et d'une légèreté diaphane dans l'*Andantino* (le plus réussi des trois mouvements). La pianiste s'efface alors pour laisser le premier rôle aux superbes vents du Philharmonique, notamment l'entrée de la flûte aérienne au début. Le piano félin de l'Italienne effleure à peine les touches en des phrasés *rapidissimo*, d'une étonnante vivacité. La transition avec l'*Allegro* conclusif surprend plus encore avec des cordes volontairement appuyées en contraste, tandis que le lyrisme tchaïkovskien parcourt tout l'orchestre en une virtuosité jamais prise en défaut. En *bis*, Beatrice Rana reste sur les mêmes cimes, en empruntant des *tempi* toujours aussi vifs pour révéler une *Étude pour les huit doigts* de Debussy, puis en détaillant davantage les méandres envoûtants de la *Romance sans paroles n° 4 op. 85* de Mendelssohn.

Après l'entracte, l'atmosphère s'assombrit irrémédiablement dès les premières mesures de la *Dixième symphonie* (1953) de **Chostakovitch**, entonnées par les cordes seules. L'ambiance dépouillée trouve un point d'orgue impressionnant dans le premier *tutti*, avant que le champ de ruines ne retrouve sa place initiale. L'alternance de passages immobiles et mornes avec des fracas guerriers d'une haute intensité fait le lien entre les *Septième* et *Huitième symphonies*, composées pendant la Deuxième Guerre mondiale. Désormais débarrassé de Staline, Chostakovitch peut retrouver son style volontiers mélancolique, loin des ouvrages de commande plus convenus, qui lui ont valu de retrouver les faveurs du régime totalitaire, notamment l'oratorio *Le Chant des forêts* (1949). La direction admirable de précision de Mikko Franck joue quant à elle la carte d'une expressivité sans ostentation, mettant en avant les couleurs individuelles, notamment dans la fin superbe du mouvement, d'une douceur énigmatique aux *piccolos*.

L'allant rythmique virtuose du bref *Allegro* donne ensuite envie de bondir de son siège pour embrasser l'énergie libératrice des tensions précédentes. Pour autant, Mikko Franck parvient à faire ressortir quelques détails sans nuire à l'élan narratif, avant une conclusion volontairement abrupte. Le délicieux *Allegretto* qui suit voit le chef finlandais à son meilleur, d'une finesse admirable dans l'élégance parfois orientalisante des variations d'atmosphère. Les interventions lunaires du premier cor solo donnent à ce mouvement, sans doute le plus original de la *Symphonie*, une modernité bienvenue dans ses répétitions intrigantes. Le *Finale* en deux parties imprime un climat d'attente et d'étrangeté dans sa longue introduction en forme d'*Andante*, au début redoutable au hautbois. Un thème plein d'entrain vient ensuite irriguer l'*Allegro* conclusif, un rien déstructuré dans la battue volontairement allégée de Mikko Franck, qui cherche à éviter toute effusion lyrique.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 25 avril 2025.

**TCHAIKOVSKI : Concerto pour piano n° 1. CHOSTAKOVITCH :
Symphonie n° 10. Beatrice Rana (piano), Philharmonique de
Radio France, Mikko Franck (direction musicale). A l'affiche
de la Philharmonie de Paris, le 25 avril 2025. Crédit photo ©
Christophe Abramowitz / Radio France**

CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la Radio, le 12 avril 2024. SIBELIUS : Symphonies 5, 6 et 7. Orchestre philharmonique de Radio France / Mikko Franck

Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Radio France depuis 2015, le Finlandais Mikko Franck (né en 1979) dirige l'intégrale des symphonies de son compatriote Jean Sibelius, en trois soirées d'affilée. L'ensemble des instrumentistes de la formation parisienne est convié en roulement pour fêter l'événement, qui s'achève en apothéose pour un dernier concert dédiés aux trois ultimes symphonies.

Dans quel ordre faut-il jouer les symphonies de Jean Sibelius (1865-1957) ? Cette question légitime a été directement posée au compositeur en 1932 par le chef russo-américain Serge Koussevitzky, qui s'apprête alors à réaliser le tout premier cycle intégral en concert, à Boston. Si l'ordre chronologique est préféré par Sibelius sur la suggestion de Koussevitzky, ce dernier espère surtout profiter du cycle pour s'offrir la création mondiale de la Symphonie n° 8, alors en gestation. Cet ultime opus ne sera jamais achevé par Sibelius, comme le décrit Marc Vignal en un sens du détail passionnant, proche d'une enquête policière, dans sa biographie consacrée au compositeur (Fayard, 2004).

Des attermoissements semblables ont jalonné la longue gestation de la Symphonie n° 5 (1919), qui a connu deux versions primitives en 1915 et 1916, toutes créées en présence du compositeur. La version en quatre mouvements de 1915 a

heureusement pu être préservée et témoigne de sa proximité avec le style moderniste de la Symphonie n° 4, dont quelques passages fascinants de flottement tonal. Plusieurs fois enregistrée au disque, cette première mouture est à connaître absolument, tant elle diffère de la version définitive de 1919, préférée ici par Mikko Franck. L'ancien élève de Jorma Panula cherche d'emblée à éviter tout sentimentalisme, autant par son rythme allant que sa volonté de lisibilité et d'équilibre entre les pupitres. On perd là toutefois quelques aspects dramatiques de l'ouvrage, un rien séquentiel dans cette battue, au profit d'une vision analytique parfois fascinante dans certains passages suspendus. Les *tutti* sont plus appuyés en contraste, avec des accélérations qui voient le chef se lever de son siège, en faisant mine de chanter la mélodie principale, comme jadis Sergiu Celibidache. Dans cette optique, le dernier mouvement plus structuré au niveau mélodique apparaît plus réussi, sans verser dans la grandiloquence ou le lyrisme.

Après l'entracte, la Symphonie n° 6 (1923) fait jaillir les sonorités diaphanes de ses textures entremêlées en une souplesse aérienne, sous la baguette féline de Mikko Franck. Le chef est ici plus à son avantage, en un style sans ostentation et d'une précision redoutable, notamment en fin de premier mouvement, aux silences ostensiblement marqués. « *L'eau pure* » décrite par Sibelius ne s'écoule pas sans nuages, ce que confirment les sonorités parfois morbides recherchées à la harpe ou à la clarinette basse. Si Franck se montre plus généreux pour faire chanter ses pupitres de cordes à l'unisson (les violoncelles surtout), il n'évite pas quelques raideurs au II, avant de se ressaisir dans les deux derniers mouvements, d'une hauteur de vue sidérante de clarté, entre excellence des vents et cordes volontairement dépouillés. Seuls les cors un rien trop sonores viennent quelque peu gâcher la fête, de même que des verdeurs audibles dans la Symphonie n° 7 (1924), qui suit.

En dehors de cette réserve, l'ensemble des instrumentistes se montrent à la hauteur de la lecture tout en relief de Mikko Franck, qui s'éloigne de l'épure en *legato* préférée par un Karajan, par exemple. En maître des transitions, le chef finlandais est ici en son jardin, en se jouant des multiples changements d'atmosphère, sans surcharger le propos. De quoi achever ce cycle par un triomphe public mérité et nous laisser espérer (qui sait ?) une intégrale des poèmes symphoniques de Sibelius : un jardin secret cultivé par le compositeur tout au long de sa carrière, à bien des égards tout aussi passionnant que ses symphonies.

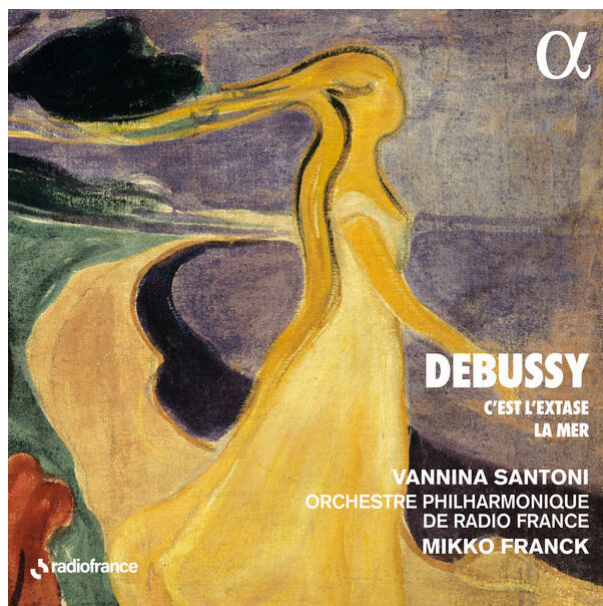
CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la Radio, le 12 avril 2023. SIBELIUS : Symphonies 5, 6 et 7. Orchestre philharmonique de Radio France, Mikko Franck (direction musicale). A l'affiche de la Maison de la Radio, le 12 avril 2024. Photo : ...

VIDÉO : Teaser des Symphonies 1 & 2 de Jean Sibelius par Mikko Franck et l'Orchestre Philharmonique de Radio France

**CRITIQUE, CD événement.
DEBUSSY : C'est l'extase,**

cycle orchestré par Robin Holloway / La Mer – Orch Philharmonique de Radio France – Mikko Franck, direction (1 cd Alpha classics)

Debussy se révèle bien être le « Verlaine » de la musique, tant son écriture déploie l'ivresse flexible, la sensualité serpentine, à la fois capiteuse et transparente du poète, et que sait lui apporter non sans pertinence, la baguette enivrée et précise de Mikko Franck.



Le cycle des 10 poèmes d'après Verlaine, de « C'est l'extase langoureuse » à « La mer est plus belle » est ici serti dans la propre sensibilité du compositeur Robin Holloway (né en 1943) dont l'approche raffine un orchestre des plus étincelants et scintillants, très proche du pointillisme évanescent debussyste. Son épilogue (en place 11) résume

les vertiges éperdus ressentis, vécus à travers le cycle précédent, auquel la voix souple et superbement timbrée de

Vannina Santoni offre charme hypnotique et langueur infinie. Murmures enamorés, cris « doux », ondes fascinantes et miroitantes... le chef déploie une palette inouïe de couleurs et de timbres ; il fait briller le génie orchestral debussyste, tissant une somptueuse parure orchestrale pour le soprano alliciant, melliflu de la jeune diva. Certes on aurait pu attendre articulation plus intelligible pour goûter et s'en délecter, le verbe amoureux, extatique de Verlaine – hélas souvent noyé dans la texture symphonique. Mais quelle impression d'envoûtement, quelle fusion voix / orchestre. Le résultat est magistral et nous tenons la référence récente de ce cycle poétique révolutionnaire. Le poison d'un amour insatisfait et vénéneux se dévoile aussi dans « **L'ombre des arbres** » (III) : Claude désespère de devoir partir pour la Villa Medici, car sa séparation d'avec Marie-Blanche Vasnier le tourmente au plus haut point. La mélodie dépeint un paysage intérieur dévasté.

Ecrite à la campagne, en Bourgogne dès 1903, **La Mer** est le résultat incroyable de ses souvenirs vécus sur le littoral. La fabrique de l'imaginaire produit un miracle orchestral en 3 « esquisses symphoniques » dont le triptyque suit une trame poétique elle aussi fascinante, noces improbables du vent et de l'eau mouvante grâce à l'immatérialité continue de la musique.

Mikko Franck aborde la partition créée en 1905 avec une sensibilité picturale qui réussit cette fusion idéale entre la matière des timbres associés et la vitalité rythmique ; détente, tension (rondo du III : « Dialogue du vent et de la mer »), jaillissement, ondulation organique des mouvements entre eux : tout respire l'intranquillité envoûtante de l'eau marine ; et le chef, superbement inspiré, sait rendre, et la verve enchantée, et la rutilante étoffe, affleurante et permanente, des couleurs de l'orchestre. Voici avec son récent enregistrement de la Symphonie de Franck, l'une de ses meilleures réalisations avec le Philharmonique de Radio France. Bravo maestro ! **CLIC de CLASSIQUENEWS** été 2023 – Note



CRITIQUE, CD événement. DEBUSSY : C'est l'extase, cycle orchestré par Robin Holloway (Vannina Santoni, soprano) / La Mer – Orch Philharmonique de Radio France – Mikko Franck, direction (1 cd Alpha classics – enregistré en sept 2022 à PARIS, Auditorium de Radio France). CLIC de CLASSIQUENEWS été 2023.

AUTRE CD MIKKO FRANCK, critiqué sur CLASSIQUENEWS, Symphonie en ré de César Franck – 2020 – CLIC de CLASSIQUENEWS :

CD événement, critique. César Franck par Mikko Franck : Symphonie en ré, Ce que l'on entend sur la montagne, Philharmonique de Radio France (1 cd Alpha).

CRITIQUE, concert, PARIS, Auditorium de la Maison de la radio, le 12 janv 2023. PISTON, CARTER, FAURE, BOULANGER, COPLAND. Orchestre Philharmonique de Radio France / Mikko Franck

Remercions l'initiative de l'Orchestre Philharmonique de Radio France, en partenariat avec le Palazzetto Bru Zane et France Musique, de mettre en avant la figure de la compositrice et pédagogue française **Nadia Boulanger (1887-1979)** en un cycle de cinq concerts indépendants. En dehors de sa propre musique et de celle de sa soeur Lili (disparue prématurément à seulement 24 ans), les programmes rendent ainsi hommage à son professeur et ami Gabriel Fauré, ainsi qu'aux nombreux élèves venus pour la plupart des Etats-Unis. Nadia Boulanger fut en effet professeur au Conservatoire américain de Fontainebleau dès sa création en 1921, avant d'en devenir la directrice de 1948 jusqu'à sa mort, influençant des générations d'artistes, dont Walter Piston (1894-1976), Elliott Carter (1908-2012) ou Aaron Copland (1900-1990).

On retrouve précisément la musique de **Piston** en ouverture de concert : son langage néo-classique est pratiquement inconnu en France, et ce malgré huit symphonies composées entre 1937 et 1965. Son bref **Prélude symphonique (1966)**, d'une durée de moins de huit minutes environ, donne un aperçu de son style

qui embrasse une multiplicité d'influences, de la transparence savamment étagée d'un Hindemith, aux parties piquantes des bois dignes de Bartok, sans parler de quelques passages sinueux aux cordes qui évoquent Chostakovitch. Le geste toujours aérien de Mikko Franck distille mystère et envoûtement, sans jamais alourdir le pathos, concluant la pièce sans effets appuyés, en un climat de désolation.



Le changement n'en est que plus radical avec le langage atonal du **Concerto pour flûte (2008) d'Elliott Carter**, écrit à la toute fin de sa vie, à 100 ans (!) tout juste. Toujours bon pied, bon oeil, le compositeur américain se joue des interventions furtives et elliptiques qui parcourent l'orchestre d'un instrument à l'autre, sans jamais chercher à séduire. D'abord très abrupte dans les verticalités, la flûte d'**Emmanuel Pahud** s'apaise en deuxième partie pour gagner en musicalité, même si l'ensemble du discours reste atonal. Le chaos initial fait place à un certain apaisement, à la limite du renoncement, avant un crescendo final virevoltant. En bis,

Pahud ravit le public en interprétant *Syrinx* (1913) de Debussy, en une douceur aussi langoureuse que gourmande.

Après les dissonances de Carter, l'effet de contraste saisit avec le classicisme apollinien de **Gabriel Fauré**, qui donne la primauté à la mélodie radieuse, d'une simplicité désarmante de naturel. Sa **Fantaisie pour flûte et orchestre (1898)** comprend deux brefs morceaux différenciés, plus intimiste en première partie (avec des graves peu sollicités) et plus enjoué ensuite, en une orchestration aérée du plus bel effet.

Après l'entracte, la scène fait place à deux interprètes en état de grâce, qui rivalisent de joutes bondissantes et lumineuses pour mettre en valeur les **Trois pièces pour violoncelle et piano (1914) de Nadia Boulanger**. Le climat d'intériorité et de sérénité fait d'abord la part belle au violoncelle souple et lyrique de **Renaud Guieu**, avant que le piano véloce de **Catherine Cournot** ne prenne le dessus dans la dernière partie conclusive, au rythme endiablé. On reconnaît dans le public plusieurs instrumentistes du Philharmonique venus écouter leurs collègues dans cette rare pièce évocatrice, que l'on aimerait voir durer plus longtemps encore.

Il est temps de faire place à l'orchestre au complet, convoqué pour s'opposer aux forces telluriques de l'orgue, présent dans la **première Symphonie (1924) de Copland**. Composée à l'issue de ses études en France, cet ouvrage montre l'ambition de son auteur, qui se joue de toutes les sonorités offertes à l'orgue : volutes morbides du Prélude, interventions piquantes du Scherzo, accords plaqués de l'impressionnant Finale. Cet ouvrage aussi étonnant qu'imprévisible semble tâtonner au début, avant d'embraser l'orchestre par l'alternance de *piani* / *forte*, sans parler de l'enchevêtrement des plans sonores, volontiers brutal et sauvage par endroit. Bien qu'un peu timide à l'orgue au début, Lucile Dollat se chauffe peu à peu pour épouser pleinement la vision apaisée de Mikko Franck, aux tempi mesurés. On peut toutefois regretter que le chef

finlandais préfère une lecture analytique et sans doute trop « propre », en lissant quelques fulgurances au profit d'une interprétation sans faute de goût. De quoi procurer un plaisir plus intellectuel que physique, en somme.

CRITIQUE, concert, PARIS, Auditorium de la Maison de la Radio, le 12 janv 2023. PISTON : A Symphonic Prelude, CARTER : Concerto pour flûte et orchestre, FAURE : Fantaisie pour flûte et orchestre, BOULANGER : Trois pièces pour violoncelle et piano, COPLAND : Symphonie pour orgue et orchestre. Emmanuel Pahud (flûte), Lucile Dollat (orgue), Renaud Guieu (violoncelle), Catherine Cournot (piano), Orchestre philharmonique de Radio France, Mikko Franck (direction). A l'affiche de l'Auditorium de la Maison de la radio le 12 janvier 2023. Photos : Christophe Abramowitz / Radio France / répétitions